

jours sa clientèle pour aller échanger ses idées au loin avec ses confrères et même pour aller se retremper dans les foyers de la science. C'est un état de choses que je considère depuis longtemps et que j'étudie avec soin, mais contre lequel je ne puis rien, malheureusement. Outre la considération précaire à laquelle je fais allusion et qui engendre malheureusement chez nous une concurrence regrettable entre confrères qui devraient s'aider, se remplacer tour à tour, il y a la situation d'esprit du public qui ne pardonne pas à son médecin de le quitter quand bien même il s'agirait de son bien."

Pour nous en Canada, qui sommes en contact journalier avec nos confrères d'origine anglaise, nous pouvons facilement indiquer la raison de cet état de choses et par suite le moyen de le faire disparaître. On peut dire tout haut, ce que l'on entend répéter tout bas, c'est que la population anglaise porte à la médecine et à ceux qui l'exercent un respect plus profond que celui que l'on remarque chez nos compatriotes. Cette confiance que nos confrères d'origine différente savent obtenir, leur fait accaparer une clientèle qui, naturellement, ne devrait pas leur appartenir. A quoi cela tient-il ? Les médecins anglais ont-ils une instruction plus solide, de plus grandes aptitudes que nous ?

Nous ne leur ferons pas une injure en constatant que l'intelligence est le bien commun de l'humanité. Nous ne pouvons contester à nos confrères anglais un grand savoir et surtout beaucoup de savoir-faire. Ayant avec eux des rapports fréquents et basés sur l'estime mutuelle, nous avons appris à connaître leurs qualités et leurs défauts, aussi devons-nous nous efforcer d'imiter les uns et d'éviter les autres.

On entend souvent exprimer des plaintes sur le peu de respect que la population canadienne-française manifeste en général pour ceux qui exercent l'art de guérir. A qui la faute ?

Nos compatriotes feraient plus de cas de la médecine, si les médecins se faisaient une loi de s'estimer réciproquement, ou si la chose n'est pas possible, de se tolérer au moins.

Pour certains confrères indignes de ce nom, critiquer à tort et à travers, calomnier même, tout cela n'est rien, pourvu qu'ils croient par là perdre un concurrent dans l'estime publique.

En voici un exemple récent : Un médecin qui ne demeure pas à cent lieues de Montréal, est appelé auprès d'une jeune fille, en l'absence du médecin ordinaire. Une recrudescence de la maladie s'était manifestée et la mère avait cru devoir appeler l'homme de l'art. Celui-ci arrive, apprend le nom du médecin de la famille, et commence à déblatérer sur son compte, avant même d'examiner la malade.

La mère écoutait tout ébahie; enfin n'en pouvant plus : " Monsieur,